

Title	La continuité dans Notre jeunesse de Charles Péguy
Sub Title	シャルル・ペギー『われらの青春』における継続性
Author	西部, 由里子(Nishibe, Yuriko)
Publisher	慶應義塾大学藝文学会
Publication year	1999
Jtitle	藝文研究 (The geibun-kenkyu : journal of arts and letters). Vol.77, (1999. 12) ,p.292(193)- 303(182)
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	井口樹生, 高山鉄男両教授退任記念論文集
Genre	Journal Article
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00072643-00770001-0303

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

La continuité dans *Notre jeunesse* de Charles Péguy

Yuriko NISHIBE

Dans *Notre jeunesse*, tout en tâchant de représenter ce qu'était pour lui le dreyfusisme, plus de dix ans après le déclenchement de l'affaire Dreyfus, Charles Péguy réfléchit à plusieurs reprises sur la notion de continuité.

Certes, c'est un des thèmes familiers chez lui. Le lecteur de Péguy ne manque pas d'être confronté à une réflexion sur la continuité faisant face à la discontinuité, dans des œuvres polémiques autant que poétiques. Toutefois, il nous paraît important d'examiner le sens de la continuité dans *Notre jeunesse*, d'abord en tenant compte du fait que c'est une œuvre rédigée au cours d'une période où la continuité de la pensée de Péguy elle-même était en question. Cette étude nous aidera ensuite à bien saisir la notion de « mystique » et de « politique » qui, ayant un rapport intérieur fort important avec la continuité, est non seulement la clef de voûte dans cette œuvre, mais aussi l'appui à partir duquel développe Péguy dès lors ses arguments dans ses œuvres⁽¹⁾. Enfin avec ce fil conducteur, nous nous proposons de réfléchir sur une autre affaire critiquée ici par Péguy, en substance, il s'agit de l'affaire des congrégations ; la série de mesures prises par Emile Combes pour la laïcisation est, selon Péguy, une des conséquences de « la dégradation du dreyfusisme ». Ces mesures mettent en péril la continuité de la France et il nous est impossible de passer sur cette question.

1. Péguy : dreyfusiste et chrétien

Au début de 1910, à la suite de la publication du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* ayant provoqué des débats fiévreux⁽²⁾, la situation de Péguy est devenue délicate. C'est qu'il avait retrouvé la foi catholique⁽³⁾ et l'a publiquement déclaré dans cette œuvre.

Il faut d'abord constater qu'à l'époque, il a été paradoxal qu'un dreyfusiste se déclarait catholique. Également, sur le plan idéologique, l'image de Jeanne d'Arc (libératrice de la patrie) et celle de Dreyfus (traître à la patrie) étaient incompatibles l'une avec l'autre⁽⁴⁾. En fait, beaucoup de gens, y compris ses amis les plus intimes, voyaient une sorte de rupture dans la pensée de Péguy à travers cette œuvre. C'est une des raisons pour lesquelles Péguy insiste sur la signification de la continuité dans *Notre jeunesse*, ceci ayant pour but de répondre aux critiques⁽⁵⁾.

Ce que Péguy y défend, c'est justement qu'il a redécouvert la foi catholique en tant que dreyfusiste⁽⁶⁾. Il écrit : « Il n'y a pas, dans tous ces vieux cahiers, un mot que je changerais⁽⁷⁾ ». Étant donné qu'en 1899, Péguy avait déjà fait remarquer qu'il y a « un caractère propre vraiment religieux⁽⁸⁾ » dans cette affaire, la découverte de la charité est surtout révélatrice pour comprendre sa position. Quand Péguy a repris son ancienne *Jeanne d'Arc*⁽⁹⁾ et a médité sur la vie intérieure de cette jeune fille lorraine, il a compris que c'est la charité qui l'avait poussée à accomplir une mission si extraordinaire. Puis il s'est rendu compte que cette même vertu chrétienne s'était manifestée dans le mouvement dreyfusiste⁽¹⁰⁾ : « Notre dreyfusisme était une religion. (...) J'ajoute que (...) ce mouvement religieux était d'essence chrétienne, (...). Et de tous les sentiments qui ensemble nous poussèrent, (...) nous pouvons avouer que (...) une vertu était au cœur et que c'était la vertu de la charité⁽¹¹⁾ ».

Mettant la charité à l'intersection du dreyfusisme et du christianisme, nous pourrions dire de Péguy qu'il se trouve dans la lignée de Jeanne d'Arc.

Ayant pris conscience qu'il était chrétien à son insu en même temps que socialiste militant, il écrit : « Il faut bien penser qu'il n'y avait rien de commun entre le socialisme d'alors, notre socialisme, et ce que nous connaissons aujourd'hui sous ce nom⁽¹²⁾ ». Même s'il existe toujours les socialistes et le parti socialiste, ce n'est que la dénomination, c'est-à-dire le cadre extérieur qui demeure, et son essence intérieure a été complètement changée : car ils manquent de charité et ils ont perdu « la mystique », selon l'expression de Péguy. Ceux qui voient une rupture ou une discontinuité dans la pensée de Péguy ne voient que les apparences superficielles et parlent un « langage politique ». Mais comme il y a au fond une autre dimension plus profonde qui est une dimension mystique, Péguy déclare à haute voix qu'« il est aisé d'être ensemble bon chrétien et bon citoyen, *tant qu'on ne fait pas la politique*⁽¹³⁾ ». Être à la fois dreyfusiste et chrétien n'est nullement incompatible pour Péguy ; il justifie ainsi sa propre continuité.

Le portrait de Bernard-Lazare renforce aussi cette justification. Plusieurs citations de sa consultation⁽¹⁴⁾ nous montrent une vive protestation de Bernard-Lazare contre le combisme. Ayant pris conscience de son identité juive à travers les batailles en faveur de Dreyfus, Bernard-Lazare n'a cessé d'incriminer le christianisme qui se faisait foyer de l'antisémitisme. Cependant cette conviction ne l'a pas empêché de prendre parti pour la situation des catholiques persécutés par Combes. Plus précisément, ce que Bernard-Lazare défend en fait dans sa consultation, ce ne sont pas les catholiques eux-mêmes, mais la liberté d'enseignement empiétée par le combisme.

Il écrit : « j'ai uniquement appliqué à l'étude des affaires

présentes les principes et les règles qui nous ont guidés dans l'affaire Dreyfus⁽¹⁵⁾ ». Il s'avère que ses principes ne sont nullement fruits d'un anticléricalisme obstiné et intolérant. Sa position est nettement exposée : « Nous nous refuserons aussi bien à accepter les dogmes formulés par l'État enseignant, que les dogmes formulés par l'Église. Nous n'avons pas plus confiance en l'Univeristé qu'en la Congrégation⁽¹⁶⁾ ». Nous avons ici également un brillant exemple de la continuité dreyfusiste qui consiste à être fidèle à ses voix intérieures au lieu de conserver cohérentes des apparences. « Cette longue, cette initiale, cette impeccable fidélité⁽¹⁷⁾ », Péguy lui-même la partage avec d'autres petites gens obscures et pauvres, en particulier avec les abonnés des *Cahiers de la quinzaine*. Dans *Notre jeunesse*, l'emploi fréquent du pronom « nous », sous-entend qu'une petite troupe de gens se solidarise avec lui. Le gérant des Cahiers essaie en effet de prouver et soutenir une continuité dans leur mystique dreyfusiste.

Malgré la grande différence entre leurs parcours spirituels, celui du christianisme et du judaïsme, Péguy dans son for intérieur s'identifie à Bernard-Lazare. Il souligne même « l'affinité profonde » que Bernard-Lazare avait avec les catholiques, en l'appelant « cet athée ruisselant de la parole de Dieu⁽¹⁸⁾ ». L'exaltation avec laquelle se développe ce portrait de Bernard-Lazare n'est-elle pas fondée sur, en outre du respect et de l'admiration, une profonde compassion vis-à-vis de son frère aîné spirituel ?

2. Le paradoxe de la continuité

Nous avons vu dans le dernier chapitre la ferme intention de Péguy de ne pas dévier de ses idées et de maintenir une continuité. Or, il est indéniable que cette œuvre est environnée de temps en temps d'une certaine ambiance amère. Cette amertume n'est point un désabuse-

ment pour le passé que nous voyons par exemple dans *Apologie pour notre passé*⁽¹⁹⁾ ni une mélancolie. Elle a plutôt une étroite relation avec les expériences difficiles que Péguy a connues pour ne pas compromettre sa continuité.

Il l'explique en deux étapes. D'abord, le fait que ceux qui ne manquent pas à leurs principes sont nommés « traîtres » : « C'est ce traître, notamment, éminemment, que nous avons toujours été dans l'affaire Dreyfus et dans l'affaire dreyfusisme⁽²⁰⁾ ». Ils sont si peu nombreux que, tout en restant fidèles à la mystique, ils se voient appeler traîtres par ceux qui ont trahit la mystique et l'ont dégradée en politique. Ce sentiment d'être isolé et abandonné est très perceptible et tient une place importante au début de *Notre jeunesse*. Péguy a vécu avec ses collaborateurs cette douloureuse expérience d'avoir premièrement « [lutté] contre leurs ennemis » et deuxièmement « [lutté] contre leurs amis⁽²¹⁾ ».

Mais il y a un autre stade encore plus difficile à surmonter : celui « d'entrer (...) dans le royaume d'une incurable inquiétude⁽²²⁾ ». En se souvenant des premiers jours de l'affaire Dreyfus où on n'avait pas assez d'informations ni de preuves convaincantes, Péguy dit que les dreyfusards ont dû avoir « le double courage » ; le premier c'est « le courage extérieur », le courage de déclarer publiquement que Dreyfus était innocent. Le deuxième, c'est « le courage intérieur », le courage de « s'avouer à soi-même (...) qu'il était innocent », de « renoncer pour cet homme à la paix du cœur⁽²³⁾ ».

Ce frémissement du cœur, ils doivent continuer à le ressentir même après le procès de Dreyfus. La réalité est tellement mouvante et instable qu'elle ne nous laisse pas un repos confortable et qu'elle nous demande une attention constante.

Ce mode d'existence est tout à fait opposé à celle que représente

« la politique juive ». En craignant « la guerre », « le trouble » et « l'inquiétude », la plupart des Juifs « ne [demandait] qu'à continuer. [Elle] ne [demandait] qu'à sacrifier Dreyfus pour conjurer l'orage. (...) Elle aimerait mieux le silence, une tranquillité basse⁽²⁴⁾ ». Là, s'éclaircit la solitude de Bernard-Lazare qui a eu la hardiesse de rompre ce silence⁽²⁵⁾. Mais continuer cette lutte n'est pas une chose si facile. Ce que demande « la politique juive », en fait, ce n'est qu'une fausse continuité, soit une « continuité discontinuée⁽²⁶⁾ ».

Le problème, c'est que beaucoup se satisfont de cette fausse continuité. C'est pire qu'une simple discontinuité car la paresse intellectuelle engendrée par ce confort, fait d'eux des personnes inconscientes. « Les politiciens » et « le parti intellectuel » que Péguy réprovoque constamment relèvent de cette catégorie de gens. Il dit : « Une action commencée sur la mystique continue sur la politique et nous ne sentons point que nous passons sur ce point de discernement.⁽²⁷⁾ ».

C'est là le plus grand danger. Ce « point de discernement », ce « point de discrimination » que Péguy répète inlassablement en diverses expressions est assurément un abîme profond entre la mystique et la politique, mais c'est un abîme presque imperceptible pour ceux qui cherchent à vivre en paix : « Il faut sur tout se donner garde de continuer. Continuer, persévérer, en ce sens-là, c'est tout ce qu'il y a de plus dangereux pour la justice, pour l'intelligence même.⁽²⁸⁾ ».

D'ailleurs, dans *Notre jeunesse*, Péguy donne intentionnellement un double sens au verbe « continuer » : « continuer » porte tantôt le sens positif d'être inébranlable ou de fidèle à sa mystique, tantôt et, on peut le dire, assez souvent le sens négatif⁽²⁹⁾ de « succomber » et « céder » aux forces extérieures. Ce double sens symbolise aussi la difficulté de distinguer ce point de discernement dont nous avons parlé précédemment.

Il s'agit, plutôt que de l'antagonisme entre la mystique et la politique, de leur affinité extérieure. Il importe de reconnaître ce point décisif, de surveiller cet instant où la mystique commence à dévier pour finir par se dégrader en politique.

Celui qui arrive à distinguer ce point avec un effort d'attention, Péguy l'appelle « homme de cœur ». C'est lui qui vit la mystique dans la continuité tout en étant imprégné des inquiétudes et est nommé traître par les autres.

3. A propos de l'affaire des congrégations⁽³⁰⁾

L'affaire Dreyfus ne finit jamais. Comme Péguy ainsi que Bernard-Lazare l'avaient prévu, elle recommence perpétuellement sous de multiples formes, ce que Péguy appelle « l'affaire dreyfusisme ». L'affaire des congrégations y est liée et tient une place considérable concernant la continuité de la France.

Nommé Premier Ministre en 1902, Emile Combes, anticléricaliste fervent et militant, ne tarda pas à opprimer les catholiques. Il appliqua sévèrement la loi sur les associations votée l'année précédente⁽³¹⁾ pour fermer les écoles catholiques et chasser par force les congrégations des lieux d'enseignement.

Or, Péguy se disait anticléricaliste. Il était pour la Séparation de l'Eglise et de l'Etat. Mais ce qu'il dénonce avec ferveur, c'est le processus immodéré par lequel Combes arriva à ses fins. L'autorité abusive, la tyrannie exercée par le maître absolu jouant le rôle d'un Dieu, telles sont les caractéristiques du combisme. Le combisme se situe fort loin de la mystique dreyfusiste ; il n'y a plus en ce système, ni justice, ni liberté, ni charité. Ce n'est qu'une « nouvelle Eglise⁽³²⁾ » qui reproduit les mêmes erreurs qu'avait commises l'Eglise moderne.

Péguy fait une réprobation plus cinglante à Jaurès qui, caché

derrière Combes, a tiré les ficelles. La plupart des catholiques s'étant montrés contre Dreyfus, les dreyfusards ont acquis pour résultat la prépondérance sur eux après l'Affaire et sont arrivés au pouvoir. C'est Jaurès qui a tiré profit de cette situation pour accomplir la laïcisation de l'enseignement. Autrement dit, ayant dépassé le point de discernement, Jaurès a dégradé la mystique dreyfusiste en politique et l'a altérée rétroactivement⁽³³⁾ :

« (...) il [Jaurès] faisait que l'affaire Dreyfus et le dreyfusisme entrassent, comme une partie intégrante, dans la démagogie, dans l'agitation radicale anticléricale, anticatholique, antichrétienne, (...) créant ainsi cette illusion, politique, que le mouvement dreyfusiste était un mouvement antichrétien ; il ne nous trahissait pas seulement, (...) il nous déshonorait⁽³⁴⁾ ».

On ressent très bien ici la menace pesant sur la continuité de la Troisième République. Péguy se proclamant dreyfusiste en même temps que chrétien, considère comme bonne une République qui n'est pas antichrétienne⁽³⁵⁾ : le christianisme est en réalité une des bases importantes de l'identité française. Nous pouvons aisément saisir l'opinion de Péguy dans un passage où il explique sur un même plan ses idées sur la « dérégularisation », la « déchristianisation » et la « démystification » de la France⁽³⁶⁾. C'est la raison pour laquelle il considère comme « date discriminante » non « le 1^{er} janvier 1789, entre minuit et minuit une », mais les « environs de 1881⁽³⁷⁾ », date marquant l'ammorce du mouvement destiné à séparer l'Église de l'État. S'il subsiste toujours un régime républicain et que nul renversement de régime ou subversion de la classe sociale n'a lieu comme cela pu être le cas pendant la Révolution française, ce régime qu'exécute Péguy n'a qu'une durée superficielle, masquant à peine la gravité d'une dégradation intérieure.

En continuant la mystique dreyfusiste, le mouvement de la

laïcisation aurait pu en reprendre les bons éléments. Mais voyant la réalité prendre un autre tour, Péguy a dû éprouver un fort désabusement.

Réfléchissons maintenant à propos de l'autre camp dans cette affaire des congrégations : l'Eglise moderne. Quoiqu'indigné du combisme, Péguy ne prend pas parti pour l'Eglise persécutée. Bien au contraire, il attaque cette dernière autant que le combisme.

Péguy observe aussi une rupture de la continuité chrétienne dans le monde moderne. Le christianisme qui était , à l'origine, une religion de peuple, aurait dû faire un effort intérieure pour ne pas trahir ses principes, surtout dans la société moderne où s'est produit un grand changement économique, social et moral : « *Il faut faire les frais temporels. C'est-à-dire que nul, fût-ce l'Eglise, fût-ce n'importe quelle puissance spirituelle, ne s'en tirera à moins d'une révolution temporelle, d'une révolution économique, d'une révolution sociale*⁽³⁸⁾ ». Mais en négligeant son devoir et en s'appuyant sur son autorité d'autrefois et sur le dogmatisme rigide, l'Eglise moderne elle aussi a perdu de vue le point de discernement. Péguy condamne ce « manque de charité » ou ce « modernisme du cœur » qui a dénaturé la mystique chrétienne et en fait une religion des riches. Ce n'est plus la religion du cœur que l'on trouve par exemple dans les paroisses du 15^e siècle et dans la lignée de laquelle Péguy s'est situé en écrivant *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*⁽³⁹⁾.

Le ton virulent de Péguy n'est qu'en effet, un reflet de la prise de conscience face à la continuité de la France en crise, France qui à cette époque a permis temporellement l'avènement du combisme et a laissé altérer sa base spirituelle, le christianisme.

* * *

Nous avons étudié la signification révolutionnaire que donne

Péguy au mot de continuité. Paradoxalement à son apparence, la continuité est une durée organique et se situe tout à fait à l'encontre de « l'habitude », « la stabilité » et « la raideur ». Elle exige une extrême attention et le renouvellement constant d'un effort intérieur.

Péguy essaie de recréer cette continuité mystique dans le monde moderne, en établissant un lien entre la continuité et la discontinuité par l'intermédiaire de la charité. Cela demande inévitablement un sacrifice non négligeable et une lutte solitaire. Ses œuvres postérieures à *Notre jeunesse* ne nous donnent-elles pas la preuve que ce dreyfusiste mystique a risqué sa vie d'écrivain, sa vie sociale et familiale, ainsi que la vie des *Cahiers de la quinzaine* pour accomplir cette révolution intérieure ?

Notes

- (1) Pour expliquer très rapidement ces deux notions, nous pouvons dire que Péguy nomme la « mystique » ce qui a, en rapport à un concept ou une croyance développée personnellement, une poussée créative et « organique » et est sous-tendu par des intentions pures et désintéressées. La « politique » est par contre, tout en étant « issue » de la mystique, la « parasite » et en « profite » finissant par la dénaturer. La « politique » est caractérisée par les intentions calculatrices, intéressées et « logiques ».
- (2) Sur ces débats, voir les dossiers présentés dans les notes de la Pléiade. Charles Péguy, *Œuvres en prose complètes* (en abrégé *O.P.C.*), édition présentée, établie et annotée par Robert Burac, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome III, 1992 p.p. 1484-1503.
- (3) Voir confidence faite à Joseph Lotte, Charles Péguy, *Lettres et entretiens*, Editions de Paris, 1954, p. 57.
- (4) Quant à la comparaison idéologique de Jeanne d'Arc et de Dreyfus, voir Nelly Wilson, « L'affaire Jeanne d'Arc et l'affaire Dreyfus : Péguy et "Notre jeunesse" », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1962, p. 403 ; Michel Winock, *Nationalisme*,

- antisémitisme et fascisme en France*, Edition du Seuil, 1990, p. 147
- (5) Dans l'article cité plus haut, Nelly Wilson démontre que, contrairement à de nombreuses interprétations antérieures, *Notre jeunesse* n'est pas essentiellement une réponse à *Apologie pour notre passé* de Daniel Halévy, mais une réponse aux critiques faites à son *Mystère* notamment par la droite.
- (6) Cf. Françoise Gerbod, « La reconstruction de l'Affaire dans "Notre jeunesse" de Charles Péguy », in *Les Ecrivains et l'affaire Dreyfus*, PUF, 1983, p. 271
- (7) *Notre jeunesse*, O.C.P. tome III, p. 42
- (8) *L'Affaire Dreyfus et la crise du parti socialiste*, O.C.P. tome I, p. 228
- (9) *Jeanne d'Arc* (drame en trois pièces) a été publié en 1897. Péguy a repris le début de la première pièce, l'a nourri par de nombreux ajouts, sans changer ni éliminer un mot.
- (10) Voir Robert Burac, « Péguy », in *L'affaire Dreyfus de A à Z*, Flammarion, 1994, p. 256
- (11) *Notre jeunesse*, *op. cit.*, p. 84
- (12) *Ibid.*, p. 96
- (13) *Ibid.*, p. 37
- (14) Il s'agit de Bernard-Lazare, « La loi et les congrégations » (vingt et unième cahier de la troisième série, 1902). C'est à la demande de Péguy que Bernard-Lazare entreprit de rédiger ce cahier.
- (15) Bernard-Lazare, *op. cit.*, Slatkine reprints, Genève, 1975, p. 207
- (16) *Ibid.*, p. 228, cite in *Notre jeunesse*, *op. cit.*, p. 94
- (17) *Ibid.*, p. 69
- (18) *Ibid.*, p. 75, p. 78
- (19) Péguy exprime sa déception et son dissentiment à l'égard de cette œuvre de Daniel Halévy, parue en 1910 dans le deuxième cahier de la onzième série.
- (20) *Notre jeunesse*, *op. cit.*, p. 29
- (21) *Ibid.*, p. 30
- (22) *Ibid.*, p. 121
- (23) *Ibid.*, p. 120
- (24) *Ibid.*, p.p. 50-51 C'est nous qui soulignons.
- (25) Voir Alain Finkielkraut, *Le mécontemporain*, Gallimard, 1991, p. 42
- (26) *Notre jeunesse*, *op. cit.*, p. 38
- (27) *Ibid.*, p. 29 C'est nous qui soulignons.

- (28) *Ibid.*, p.p. 35-36 C'est nous qui soulignons.
- (29) Voir ce verbe comme ayant le sens négatif souligné dans les citations plus haut.
- (30) Dans ce chapitre, nous nous reportons sur les faits historiques liés à Géraldi Leroy, *Péguy entre l'ordre et la révolution*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1981.
- (31) Travaillant à cette loi, Waldeck-Rousseau pensait à l'appliquer avec tolérance. C'est Combes qui a faussé cette interprétation à sa guise.
- (32) Voir Géraldi Leroy, *op. cit.*, p. 125 « Ainsi, l'État combiste se constitue en anti-Eglise pour mieux s'ériger en nouvelle Eglise ».
- (33) Dans « La loi et les congrégations » auquel Péguy fait référence dans *Notre jeunesse* et qui a d'ailleurs éclairé Péguy sur les problématiques de cette affaire des congrégations, Bernard-Lazare a accusé Jaurès en rapportant ses propos : « Il y a des crimes politiques et sociaux qui se payent, et le grand crime collectif commis par l'Eglise contre la vérité, contre l'humanité, contre le droit et contre la République, va enfin recevoir son juste salaire » (*op.cit.*, p. 224). Contrairement à Jaurès, qui considère cette expression « se payer » comme une sorte de juste revanche prise par l'Etat sur l'Eglise, Péguy l'interprète comme une révolution intérieure qui doit être faite par l'Eglise elle-même. Nous allons le voir dans la suite.
- (34) *Notre jeunesse, op. cit.*, p. 89
- (35) Péguy évoquera dans *L'Argent* son enfance où la chrétienté a coexisté d'une manière idéale avec la République. Voir *O.P.C.* tome III, p.p. 804-810
- (36) Voir *Notre jeunesse, op. cit.*, p. 10 ; « Le mouvement de *dérépublicanisation* de la France est profondément le même mouvement que le mouvement de sa *déchristianisation*. C'est ensemble un même, un seul mouvement profond de *démystification* ».
- (37) *Ibid.*, p. 22 A partir de 1881, avec la loi Ferry, l'enseignement dans les écoles primaires est devenu « gratuit, obligatoire et laïque ».
- (38) *Ibid.*, p. 102
- (39) Cet abîme qui se creuse entre la mystique chrétienne et l'Eglise moderne nous explique aussi l'attitude particulière de Péguy vis-à-vis du christianisme. Quoiqu'il ait retrouvé la foi catholique et qu'il y ait reconnu la base de son existence et la source de son inspiration littéraire, Péguy s'est tenu à l'écart de l'Eglise temporelle.